

—Tenez, dit-il, venez dans ma cabine, nous causerons. J'ai l'habitude de me connaître en hommes et je serais bien surpris si vous ne valiez pas mieux que votre costume ne le laisse supposer.

Il marcha devant, Daniel le suivit, très intrigué. Quand ils furent arrivés dans la cabine du commandant, celui-ci présenta un siège au forçat.

—Asseyez-vous, dit-il, et comptez moi votre affaire. Je ne suis pas un juge d'instruction, moi, et je vous donne ma parole d'honneur que votre secret mourra avec moi. A première vue, malgré votre situation, j'ai conçu pour vous la plus vive sympathie. Je veux voir si je me suis trompé ou si j'ai vu juste, si vous êtes réellement digne d'intérêt.

—Sauf mon nom, fit Daniel, je vais tout vous apprendre, vous me jugerez après.

—Je vous écoute.

D'une voix chaleureuse, entraînant, coupée souvent par des sanglots, Daniel raconta sa triste histoire sans en omettre un détail. Le commandant avait peine à cacher son émotion.

—Pardieu, s'écria-t-il, je savais bien, moi, que ces clameurs n'avaient vu dans votre affaire que du feu.

—Il ne faut pas leur en vouloir, mon commandant. Ils ne savaient pas.

—Ils auraient dû le deviner, que diable ! On voit bien à la mine des gens ! mais soyez tranquille, je garderai votre secret, ce qui ne m'empêchera pas de vous faire à mon bord la vie la plus douce qu'il me sera possible, et, une fois là-bas, je me charge de vous recommander au gouverneur.

—Oh ! mon commandant, comment vous remercier ? bégaya Daniel.

—Il n'y a pas de remerciements à m'adresser, je fais mon devoir, répliqua brusquement l'officier supérieur. A votre place, j'aurais fait comme vous, je vous approuve complètement, mais c'est beau, ce dévouement, et je l'admire. c'est grand, ça me remue ! Pour vous, au moins, l'honneur est encore quelque chose. Les vôtres vivront honorés, estimés, c'est superbe !

Le brave homme avait presque la larme à l'œil. Daniel, interdit, sans voix, ne savait que bégayer quelques remerciements inintelligibles. Le commandant lui tendit la main.

—Donnez-moi la main, j'aurai du plaisir à la serrer, et comptez sur moi !

M. de Serves se précipita sur la main du commandant l'embrassa et l'arrosa de larmes.

—C'est la première joie que j'éprouve bégaya-t-il, depuis...

Il ne put en dire plus long et il se retira tout affolé... A partir de ce moment, le commandant donna des ordres pour qu'on laissât Daniel libre.

XI

Il y avait plus d'un mois que le navire emportant Daniel et ses compagnons avait quitté Marseille, quand un matin, le matelot placé en faction au sommet du grand mât jeta ce cri qui fit aussitôt monter tout le monde sur le pont :

—Terre ! terre !...

On était arrivé. Daniel, assis à l'arrière du bâtiment, avait été pris d'une grande mélancolie. Son cœur battait fort. Tout était fini ! C'est sur cette terre qui allait se montrer que se terminerait son existence. Il ne reverrait plus ni la France, ni les siens...

Le vapeur venait à peine de jeter l'ancre qu'on vit un canot se détacher du bord et arriver à force de rames. Dans ce canot était le gouverneur de l'île. Le commandant, qui s'était précipité à sa rencontre, l'invita à déjeuner à bord. Pendant le repas on s'entretint de Daniel. L'officier supérieur raconta au personnage officiel, qui connaissait du reste par les journaux les détails du procès, une partie de ce que lui avait dit le forçat et le recommanda chaudement. Le gouverneur voulut voir ce condamné extraordinaire. Au dessert, on envoya chercher de Serves.

—Le commandant, dit le gouverneur, me donne sur vous les meilleurs renseignements.

—Le commandant est trop bienveillant, murmura Daniel intimidé.

—Non, non, fit l'officier, j'ai raconté à M. le gouverneur tout ce que je pouvais lui dire sans vous compromettre et il m'a promis d'adoucir votre peine autant qu'il lui sera possible.

Le forçat, rougissant, allait répondre. Le gouverneur lui demanda brusquement :

—Que savez-vous faire ?

—Mais, bégaya Daniel, embarrassé.

—Quel métier faisiez-vous avant votre malheur ?

—Je ne faisais aucun métier.

—Vous ne travailliez pas ?

—Je cultivais.

—Vous savez jardiner, alors ?

—Un peu.

—Je vous emploierai à mon jardin, provisoirement.

—M. le gouverneur est trop bon, balbutia Daniel en s'inclinant.

Le représentant du gouvernement le fixait avec attention.

—Vous avez reçu de l'instruction ? demanda-t-il ensuite.

—Oui, monsieur le gouverneur.

—Vous savez écrire, compter, mettre l'orthographe ?

—Oui, monsieur le gouverneur.

—Vous êtes bachelier, peut-être ?

—Je suis bachelier.

Les deux personnages firent un même mouvement de surprise.

—A quelle Faculté avez-vous été reçu ? demanda le gouverneur.

—Permettez-moi de ne pas répondre.

—Ah ! c'est juste, murmura le fonctionnaire un peu vexé, j'oubliais ce fameux secret.

Il ajouta d'un ton plus bienveillant, quoique un peu brusque encore :

—Néanmoins, comptez sur moi. Vous travaillerez à mon jardin en attendant. Dans quelque temps, j'ai mon secrétaire qui doit me quitter, vous le remplacerez. Vous jouirez dans cette position d'une liberté relative, et dans tous les cas, vous vivrez à l'écart des autres bandits dont le commandant vient enrichir ma collection.

Daniel, confus, remercia profondément le commandant et le gouverneur et se retira à reculons.

—C'est vrai, fit le gouverneur, quand il fut disparu, que ce gaillard-là n'est pas ordinaire.

—Pour moi, c'est un très honnête homme qui a eu un moment d'absence, dit l'officier.

—Il y en a, parmi ces gredins qui sont si habiles !

—Oh ! celui-ci est sincère, j'en répondrais.

Le gouverneur secoua la tête.

—Vous n'avez pas pu lui tirer son secret.